

La ville dans tous ses états_

par Roland Arpin

Président-directeur général, Société du 400^e anniversaire de Québec

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la ville a été auscultée minutieusement au cours des dernières années. On a parlé de la réinventer, rien de moins. À certains moments, la ville serait avant tout un lieu politique, à d'autres moments la ville serait une structure de services aux citoyens, contribuables par ailleurs. On voudrait bien, par exemple, mesurer la performance des villes. Devant la lenteur des administrations, qui ressemble parfois à une résistance passive, ce sont des magazines qui entreprennent le classement, au grand dam des villes qui dénoncent l'opération avec plus ou moins de virulence, selon le rang qu'elles occupent dans les résultats.

Les villes ont investi beaucoup d'énergie dans la réflexion, ces dernières années. Culture et régions, rôle de la métropole et de la capitale, importance des grands organismes, voilà autant de sujets de discussions. De surcroît, le Québec a multiplié les politiques publiques dont nous sommes friands. Tout laisse croire que les nouvelles villes sortiront leurs écritoirs à leur tour pour rédiger des politiques adaptées à leurs nouvelles responsabilités. C'est le cas de la ville de Montréal.

Les rivalités séculaires et un peu folkloriques entre Québec et Montréal s'estompent en faveur d'une mise en commun des forces. L'envergure de nos grands événements nous inscrit parmi les grands producteurs. Même des villes moyennes sont fières de présenter des festivals internationaux : festival de musique ou de théâtre mais également festival de musique sacrée.

En 1991, se tenait à Québec le Colloque international des villes du patrimoine mondial. Au terme de leurs travaux, les participants, en provenance d'une quarantaine de pays, se quittaient, satisfaits des huit priorités qu'ils s'étaient données :

- la transformation des modes de vie ;
- l'industrialisation et les avancées de la technologie ;
- la recherche de la modernité et la demande de meilleurs services ;
- la pression du marché sous la poussée des promoteurs, des commerçants et des propriétaires ;
- l'harmonisation des actions et l'équilibre des fonctions urbaines ;

- le financement renouvelé et l'éducation des citoyens en matière de patrimoine ;
- l'adaptation de l'architecture aux matériaux nouveaux ;
- le développement de l'expertise et la mise en commun des savoir-faire.

On ne saurait s'en tenir qu'aux arts et aux lettres lorsqu'on réfléchit sur la culture. Que dire du domaine de la santé où tant et tant de problèmes se posent, plus émouvants que ceux de la culture, plus angoissants également ? J'ai feuilleté longuement la récente publication de l'IQRC (Institut québécois de la recherche sur la culture), intitulée *Traité de la culture*¹. Voilà un grand ouvrage qui sera un point de repère pour plusieurs années et que je vous recommande de vous procurer. Pour les fins de notre réflexion, j'ai lu avec intérêt la section de l'ouvrage traitant de l'évolution des produits culturels sous l'angle des consommateurs. Les auteurs ne craignent pas d'intégrer à la culture, par exemple, le développement de l'automobile et de l'informatique. Il s'agit d'une approche ouverte et sensible à de nouveaux domaines d'intervention.

DE NOUVELLES PRÉOCCUPATIONS

Par nouvelles préoccupations, on désigne les priorités pour les gestionnaires, les programmes pour les politiciens et les politologues. Il s'agit de tendances ou, plus simplement, de préoccupations nouvelles pour les personnes qui réfléchissent aux mouvements nouveaux et aux idées novatrices. Dans tous les cas, il s'agit d'idées nouvelles qui sont transmises par de multiples moyens de communication. On ne peut les ignorer dans nos réflexions sur la culture et la ville.

Ainsi en est-il de la « médecine du cerveau » qui s'oriente vers la suppression des maladies, l'imagerie médicale et la greffe de neurones. La terre ne nous appartient pas. Comment renverser les habitudes de consommation ? Imaginons les effets économiques de la remise en question de l'automobile, de l'enfouissement des déchets dangereux, de l'exploitation de la forêt et de l'eau. Tout est encore à inventer dans ces domaines. De nouvelles avenues s'ouvrent timidement dans le domaine du sport, par exemple : sport de rue, sport d'aventure, sport d'hygiène de vie, sport de découverte, sport de nature. Sur le thème des limites du corps se greffe la possibilité, toujours plus grande, de vivre vieux et en santé. Se posent alors plusieurs problèmes, notamment celui de la nécessité de bien comprendre et de gérer le processus de vieillissement.

¹ LEMIEUX, Denise et autres, *Traité de la culture*, Les éditions de l'IQRC, 2002.

L'homme est plus que jamais à la merci de la science. Les alertes se multiplient : vache folle, viande aux hormones, poulet à la *doxine*, pollution des sources d'eau potable, débat sur les aliments transgéniques. Un gigantesque bricolage génétique se développe : transfert d'organes, soins prénataux, biomatériaux, puce à ADN, thérapie génétique, clonage. La transformation du monde du travail est importante : multiplication des formules de temps partiel ou partagé, rattachement à un réseau d'entreprises, présence croissante de la technologie, changement probable de la durée de la semaine de travail. Est-ce de la futurologie ? Parlez-en aux employés de General Motors !

C'est Javier Pérez de Cuéllar qui rappelait récemment l'éclatement de la culture :

De nos jours, les phénomènes culturels atteignent des dimensions inédites de sorte qu'ils nous lancent de nouveaux défis. Dans ce domaine le défi que l'humanité est appelée à relever est d'adopter de nouvelles formes de pensée, de nouvelles façons d'agir, de nouvelles façons de s'organiser en société, en un mot, de nouvelles façons de vivre².

Les interactions et les partenariats internationaux sont des rouages essentiels dans la recherche de solutions créatives et supposent la volonté de poser des questions audacieuses. Il faut pour cela être prêt à réfléchir à de nouvelles définitions, à dépasser les anciennes oppositions, et à contribuer à dresser de nouvelles cartes mentales.

LE LIEU DE L'HOMME

Le lieu de l'homme représente un endroit dont tout citoyen doit disposer. Il s'agit de « chambres de décompression », de lieux où peuvent s'exprimer des sentiments devenus rares : la douceur, l'attachement aux personnes, la joie toute simple, la générosité. En somme, des vertus qui permettent de vivre sans heurts et sans blessures inutiles. Pour un grand nombre de personnes, la ville, le quartier, la maison ne sont que des lieux fonctionnels, « là où on accroche sa casquette », disait mon oncle Henri. Pour d'autres, la maison qu'ils habitent est le lieu des lieux, là où on se retrouve, là où la vie de famille offre des moments précieux, là où le décor soigné et personnalisé en dit long sur la recherche d'harmonie des habitants. Habiter la ville n'est plus un mal nécessaire, c'est un mode de vie qui permet le développement, la croissance et l'épanouissement. Elle se définit comme un lieu de référence, autant pour les épreuves que pour les joies ; elle est un lieu d'enracinement et une valeur symbolique importante. Qui est responsable de conserver à nos maisons et à nos villes un caractère joyeux et un aménagement frais et engageant ? Les documents qui nous ont été remis mettent bien en évidence la problématique :

- À qui incombe la responsabilité de la culture comme axe

de développement de nos villes et qui décide du partage des rôles ?

- Qui prend les décisions relatives à la gestion de l'action culturelle ? Le chercheur se prétend-il investi d'une certaine autorité ?
- Comment se partagent les responsabilités entre les artistes, les banquiers, les institutions ?
- Qu'en est-il de la collaboration du secteur privé avec le public dans le domaine de la culture ?

Villes-dortoirs, villes industrielles, villes patrimoniales, villes de banlieue, villes universitaires, villes de pauvres ou villes de riches. Toutes ces villes ont quelque chose en commun, l'homme s'y est installé et s'est mis en tête de les améliorer, de les harnacher, de les transformer, de les adapter pour le pire et pour le meilleur. La ville est au service de l'homme. Elle recèle des richesses matérielles et spirituelles importantes. Lorsqu'on y regarde de près, nous constatons que dans toutes les villes, grandes et petites, métropoles, capitales, ou simples villes sans panache particulier, vivent des problèmes comparables : étalement urbain, quartiers en réhabilitation, éclatement des centres-villes, urbanisation sauvage, vieillissement des citoyens, racisme, exclusion, violence.

LA VILLE, C'EST PLUS QU'UN SIMPLE REGROUPEMENT DE PERSONNES

C'est que la ville est vivante. Sa configuration évolue sans cesse sous la poussée des changements techniques et de l'organisation sociale. Il y a un monde de différences entre la ville des années 50 et celle d'aujourd'hui. Lors des récents cataclysmes, on a pu constater qu'un grand nombre de villes étaient prêtes à faire face à des imprévus et à gérer les crises. Là où les différences sont considérables c'est dans le domaine de la délinquance, de l'action sur les jeunes en rupture de ban, du prêt usuraire, des commerces illicites, de la prostitution juvénile. Lorsqu'il s'agit de modifier les partages de responsabilités entre les trois paliers de gouvernement, personne ne fait de batailles pour assumer des responsabilités additionnelles dans ces secteurs.

LA VILLE, UN LIEU DE PRATIQUE DE L'ÉTHIQUE

En 1998, mille villes et organismes municipaux se réunissaient à Berlin, sous le thème de *Futur urban*. Au terme des travaux de cet important regroupement, on retenait sept grands principes qui devraient guider toutes les villes :

- le principe du développement durable ;

² Discours de l'ambassadeur Javier Pérez de Cuéllar, *Troisième table ronde des ministres de la Culture de l'Unesco*, 16 septembre 2002.

- le principe de la non-discrimination et de l'égalité des sexes ;
- le principe de la tolérance culturelle et religieuse ;
- le principe de la bonne gouvernance ;
- le principe de la subsidiarité ;
- le principe de l'interdépendance ;
- le principe de la solidarité entre les humains.

Il serait regrettable, pour les villes, que les personnes qui les dirigent considèrent que de tels objectifs soient d'un niveau trop élevé pour qu'on puisse les adapter. Aussi bien dire que nos villes sont nées pour un petit pain. Bien sûr, une grande diversité demeure dans la taille des villes et dans le potentiel qu'elles recèlent, ce qui exige une adaptation mais pas le décrochage. Une ville qui se pencherait sur les prescriptions issues de la réunion de Berlin se retrouverait avec une véritable charte de fonctionnement de la démocratie.

LE LIEU DE L'INTELLIGENCE

La ville conçue comme une unité de vie, un lieu de l'intelligence et de la connaissance, se retrouvait déjà à Athènes et à Rome. La ville assumait trois grandes responsabilités :

- Maintenir la paix et protéger le territoire.
- Entretenir les lieux et s'assurer du ravitaillement en eau, comme en témoignent encore certains aqueducs magnifiques.
- La ville était le lieu par excellence de la pratique de la démocratie. Cette démocratie se traduisait par l'existence de classes sociales distinctes et par une organisation sociale fondée sur des privilèges héréditaires. Les débats avaient lieu dans des lieux ouverts. Ce n'est que peu à peu que des lieux fermés ont rendu plus difficile l'accès aux élus et aux sages. Le développement des intelligences prenait une place importante. Plusieurs modes d'expression étaient utilisés dans le discours politique. Bien sûr, les sages et les philosophes attiraient leurs disciples et les citoyens à l'agora. On employait aussi le débat et le théâtre ainsi que l'art oratoire. La maïeutique (l'accouchement des esprits) complétait le tout.

En développant des lieux fermés pour l'exercice de la démocratie, on commençait à en réduire la portée. Les assemblées, les gouvernements sont à l'origine des structures, des mégastructures et des technostructures. De là sont nés les technocrates d'abord au service des élus et des citoyens qu'ils étaient censés éclairer et informer en vue d'assurer la justesse

des décisions. On sait ce qu'il est advenu de cette bonne idée ! Peu à peu, sous la poussée des divers niveaux de gouvernement, les villes ont perdu du pouvoir et de l'autorité, même si un mouvement de pendule les ramène périodiquement au centre.

Diriger une ville est un exercice délicat et un jeu d'équilibre continu. Comment concilier les objectifs d'augmentation du tourisme et la recherche de quiétude ? Comment valoriser les quartiers anciens et tenir compte de l'habitation dans de tels quartiers ? Comment éviter des mouvements d'embourgeoisement qui ont pour effet de repousser les plus pauvres de nos concitoyens vers des zones toujours plus démunies ? Comment maintenir des espaces verts et favoriser le développement urbain ? Les attentes sont considérables pour les personnes qui recherchent une ville pour élever leurs familles. Ils exigent :

- des services de santé et d'éducation ;
- des activités artistiques ;
- le respect du patrimoine ;
- la sécurité et un niveau acceptable de population ;
- l'équité entre les groupes ;
- une bonne qualité de l'habitation ;
- la bonne santé de la vie démocratique et une gestion courageuse ;
- la volonté collective de faire croître sa ville ;
- l'activité du savoir et l'activité économique ;
- le contrôle de l'étalement urbain ;
- le contrôle de l'immobilier et de la taxation.

Faut-il dénoncer la garde montante en voie de devenir la garde descendante ? Faut-il reprocher aux uns d'avoir connu une période de prospérité qui ne semble pas vouloir se répéter ? Faut-il dénoncer sa propre génération, comme le fait Jacques Grand'Maison ? Faudra-t-il que tout citoyen arrivé vers l'âge de soixante ans fasse amende honorable et demande à ses jeunes concitoyens quelle place il doit désormais occuper dans la société ?

Quand je regarde autour de moi, je constate que le Québec est prospère, qu'on y vit dans une abondance relative, que nous avons développé des systèmes de santé et d'éducation qui font l'objet de critiques sévères de l'intérieur mais d'appréciation admirative de l'extérieur ou de la part des usagers. Les grands

travaux des années 60 nous ont pourvus de sources intarissables d'énergie électrique. Si nous nous tournons vers la vie culturelle, nous observons un foisonnement considérable qui dépasse toutes les provinces du Canada. Enfin, le mouvement irréversible de mondialisation et d'ouverture sur le vaste monde stimule les élus, les gens d'affaires et les créateurs de toute discipline. Ce ne sont quand même pas des Martiens qui ont construit le Québec !

Une chose est indéniable, nous ne vivons plus à l'époque où une place était réservée dans le monde du travail aux jeunes universitaires et aux techniciens. L'époque où l'on quittait un emploi sur un simple coup de tête pour aller offrir ses services aux compétiteurs est révolue. Trouver un emploi, pour la majorité des travailleurs, est une démarche parfois exténuante, déprimante même.

Parler de solidarité dans des années d'abondance est assez facile. Le faire dans l'adversité est plus difficile. On voit des réalisations inspirantes dans le secteur du logement communautaire, on assiste à des formes de transfert de compétences par l'accompagnement (*monitoring*) au sein de l'entreprise, par les employés plus âgés. La convivialité est une mise en commun de forces complémentaires. Nous sommes loin de la mise au rancart de citoyens dont le seul tort est de vieillir en bonne santé !

Devant la lourdeur de ces responsabilités dévolues aux élus, ces derniers peuvent être tentés de tout laisser tomber et gérer cas par cas, une gestion « à la petite semaine » en quelque sorte. Mais leurs commettants s'attendent plutôt à ce que les élus regardent haut et loin, et tendent l'oreille pour entendre les bruits de la rue, mais aussi qu'ils s'intéressent à la nouveauté sans se laisser piéger par des charlatans et des vendeurs de vent. En somme, ils s'attendent à des gens d'idées et à des gens d'action qui se coulent dans la foule, de temps à autre, pour en percevoir les attentes. Lourde charge, direz-vous. Nombre de villes du monde ont des mandats beaucoup plus lourds qui englobent :

- le commerce, le tourisme, les finances, l'habitation ;
- l'administration, l'enseignement, la santé ;
- le transport et les communications.

À propos du leadership qui occupe une place déterminante dans la gouverne de vos villes, permettez-moi une brève digression. Un leader qui se complaît dans l'exercice quotidien du pouvoir risque rapidement la dérive s'il s'en tient à cette seule motivation comme source de renouvellement intellectuel et spirituel. Le leader exerce son influence sur les idées, les stratégies de développement, l'image de son entreprise et de son institution. Il doit s'imposer une mise à jour continue. La

lecture, l'écriture nous forcent à rentrer en nous-mêmes, à nous confronter au monde des idées et à faire des choix sur la base de notre propre réflexion. Cet exercice est plus contraignant que de « surfer » sur les idées des autres. Donner du muscle à son cerveau, être soi-même créateur, privilégier l'intelligence, entretenir une certaine effervescence intellectuelle au sein de nos organisations, voilà quelques responsabilités des véritables leaders.

DES SOLUTIONS PAR LE MULTIDISCIPLINAIRE POUR DES PROJETS MULTIFONCTIONNELS

Les villes n'échappent pas à la multiplication des intervenants. Nous vivons une période aux problèmes multiples qui demandent l'intervention continue d'experts et de spécialistes. En effet, la moindre mise en chantier au sein d'une ville commande la consultation de nombreux experts. Les panneaux de chantiers s'allongent sans cesse, des problèmes d'isolation surgissent, parfois plusieurs années après la construction. Des édifices à l'architecture audacieuse mais mal adaptée aux exigences du climat réservent de bien mauvaises surprises aux personnes qui les habitent. Des entreprises passent des mois et parfois des années à nettoyer la pollution industrielle. Architectes, ingénieurs urbanistes, environnementalistes, psychologues apportent leur contribution et forment des équipes. Il s'agit d'une nouveauté. Ce qui était jadis une affaire privée devient souvent un dossier public. Les regroupements de citoyens ne peuvent être ignorés par les promoteurs. Bien sûr, certains coups de force à l'endroit du patrimoine ternissent la démocratie. Ces exceptions vont heureusement en diminuant. Les élus et les gestionnaires prennent conscience du potentiel touristique du patrimoine, les citoyens également. Imaginez un instant que, à la grandeur du Québec, on fasse disparaître tous les lieux du culte : églises, mosquées, temples, lieux de pèlerinage. Ces lieux de culte, lieux réels et symboliques, représentent des points de repère profondément culturels qui sont la trame de nos villes. Autant de lieux de références dans un monde où les valeurs sont jetées allègrement par-dessus bord au moindre sursaut.

Au-delà de ses infrastructures et de son fonctionnement au quotidien, la ville se transforme peu à peu en un lieu où les citoyens interviennent.

Une ville est aussi une entité politique, on y trouve donc tous ceux qui ont besoin de ses services. Jamais la synergie n'aura été aussi nécessaire pour dénouer des situations autrement explosives. Elle suppose une action coordonnée, une mise en commun des forces et non pas un rapport de pouvoir. Elle repose sur la réciprocité, l'accord mutuel et l'harmonie dans l'action³.

Par ailleurs, la démographie nous prévient que le vieillissement

³ BÉLAIR, Michel, « Revitalisation des quartiers en crise. La dimension artistique et culturelle est partie intégrante des programmes de développement communautaire des villes », *Le Devoir*, 9 septembre 2001.

des villes et, conséquemment, leur mode de gouvernance, risquent de créer des antagonismes entre les aînés qui détiennent le pouvoir tranquille des droits acquis. La situation sera difficile si certains groupes perdent de vue leur appartenance à la communauté. Au moment même où les villes ont besoin d'innovation et de changement, au moment où des experts sont appelés à la rescousse des élus pour trouver des réponses aux problèmes de pollution, pour élaborer des politiques du loisir ou de la sécurité, pour résoudre les problèmes du transport en commun, pour rendre accessibles les quartiers historiques, il serait bien triste que l'affrontement entre les groupes d'âge draine toutes les énergies.

Tant vaut la compétence des individus, tant vaut la force collective. Pour affronter la concurrence, il faut nous connaître nous-mêmes. Pendant que nous surveillons nos concurrents de l'Estrie ou de Montréal, c'est à Bangkok ou à Kyoto que se développent des produits concurrentiels. Les distances n'existent plus pour les jeunes loups qui transportent leur entreprise dans leur ordinateur portable. À une douanière qui lui demandait à combien il évaluait son ordinateur, un homme d'affaires répondait, un peu moqueur, 100 000 \$, 200 000 \$, c'est à voir.

Nous souhaitons tous être les meilleurs, les plus performants aussi. Villes universitaires, villes à haut niveau de développement d'éducation, villes où l'on vit en sécurité, villes propres, villes historiques, villes patrimoniales. Des milliers de villes ont des enseignements à nous dispenser. Plus que jamais, nous devons prendre le temps d'aller voir ce qui se fait ailleurs. Des élus répètent à qui veut l'entendre qu'ils sortent rarement de leur territoire électoral et qu'ils ne dépensent surtout pas pour des voyages. Pour qui souhaite privilégier le court terme, passe encore. Mais les villes ne sauraient se contenter d'arroser les rues et d'entretenir les feux de circulation.

LA CULTURE COMME VOIE NOUVELLE

Qu'il s'agisse d'alimenter les débats sur la langue, que l'on se préoccupe des grandes questions éthiques, que l'on réévalue le système d'éducation, que l'on réfléchisse sur l'importance économique croissante des grandes villes ou que l'on recherche des voies nouvelles dans l'accueil des immigrants, de plus en plus souvent, la culture est utilisée pour trouver des solutions aux grands problèmes. Les voies de l'économisme et de la social-démocratie n'y parviennent pas. Le partage de la richesse, les débordements continuels dans le secteur de la santé et la qualité très variable au sein d'une école qui se voulait égalitaire lors des grandes réformes de l'éducation en témoignent.

Imaginons un instant que notre premier ministre se lève à l'Assemblée nationale et déclare : « Ces dernières années, nous avons mis l'accent sur la réduction de nos dettes et le

contrôle des finances publiques. Tous les citoyens ont été invités à faire leur part ; ce qu'ils ont fait. Les résultats ne sont pas négligeables, mais il nous faut bien faire un constat : le chômage continue de nous affliger, la pauvreté ne recule pas et le décrochage scolaire fait toujours des ravages. Somme toute, nous demeurons une société à deux vitesses avec ses trop nombreux exclus. » Il faut explorer des voies nouvelles, redresser la situation et atteindre, sinon une égalité utopique, à tout le moins un niveau de vie confortable pour le plus grand nombre. J'appellerai cette voie nouvelle l'« option culture ». Qu'est-ce à dire ?

Il ne s'agit pas de transformer l'État en un gigantesque ministère de la culture, il s'agit plutôt de mettre de l'avant de nouveaux paradigmes. Les conséquences d'un tel choix dépassent largement le mandat de n'importe quel ministère : culture, communications, éducation, population. C'est une affaire d'État, c'est aussi un choix politique :

- Le principe fondamental de notre société, c'est le respect des personnes, de leur intelligence et de leur créativité. Les décisions que le gouvernement est appelé à prendre devront refléter cette conception.
- Nos plus grandes richesses sont celles du cœur et de l'intelligence, elles doivent faire partie du patrimoine que nous léguons à nos enfants. L'école doit être centrée sur ces deux richesses qui ressortissent, l'une au monde des valeurs, l'autre au domaine de la connaissance et du développement de l'esprit.
- La terre sur laquelle nous vivons n'est pas un bien privé, elle nous est prêtée ; elle appartient à nos filles et à nos fils. Nous ne saurions ni la détruire ni l'altérer. La protection de l'environnement est trop chichement consentie, nous lui donnerons la place qu'elle mérite.
- Nous vivons dans un monde métissé. Un grand nombre d'hommes et de femmes sont véritablement transculturels, familiers avec plusieurs cultures et parfois avec plusieurs langues. Il s'agit d'une grande richesse dont il faut nous réjouir.
- La vie, la souffrance et la mort ne sont plus des fatalités aussi absolues que dans le passé. Soulager ceux et celles qui souffrent et leur redonner espoir est devenu une attribution de l'État par le truchement de son réseau de santé. De graves questions se posent au-delà des coûts exorbitants des soins de santé. Appelons cela la gestion de la vie et de la mort. Des découvertes récentes nous interrogent : l'euthanasie, le clonage des humains, le don et le commerce des organes. Nous sommes ici au cœur de l'incertitude. La découverte et l'application de thérapies nouvelles créent une pression considérable sur

les services de santé. Les attentes très élevées des citoyens à l'endroit des services de santé ont des effets intolérables sur les hôpitaux en particulier, et ce, dans tous les pays de l'OCDE. Ce n'est sûrement pas le paradigme de l'économie qui peut à lui seul faire avancer la réflexion.

- Que dire de l'ouverture au monde et de l'ouverture sur le monde qui nous font réaliser avec acuité combien le partage actuel de la richesse est inacceptable... C'est un regard accueillant que nous devons poser sur la mixité des cultures et des valeurs spirituelles venues d'ailleurs.
- Les créateurs et les artistes jettent sans cesse un regard sur le monde qui les entoure en rêvant aux transformations qu'ils pourraient lui faire subir. On ne saurait les écarter des grands débats au cours desquels ils mettraient leur force créatrice au service de leurs concitoyens.

L'option culture, c'est un regard nouveau que nous jetons sur un monde qu'il faut domestiquer. Nous pensons tous que la voie de l'économie libérale nous permettrait d'y parvenir. Ce n'est pas le cas. Attention cependant, l'option culture ne saurait être un slogan. Elle fait appel à de nouvelles valeurs ; elle est une manière de penser et d'agir, elle relègue la démarche économique en deuxième ligne et elle la met à son service.

DE LA CULTURE À LA POLYCLTURE

Le mot culture a longtemps évoqué les grands auteurs et les grandes œuvres. Dès que le mot est prononcé, on pense aussitôt à Homère, Balzac ou quelques autres grands auteurs de la littérature. Rembrandt, Picasso ou Riopelle nous vient à l'esprit et les accords de Mozart ou Berlioz résonnent à nos oreilles. Mais est-ce cela la culture ? Ou plutôt est-ce seulement cela ? Cette forme de culture est rébarbative à nos jeunes. Elle ne véhicule ni leurs canons esthétiques ni leurs rêves. Leur imaginaire est soutenu par le langage électronique auquel ils se réfèrent. Un langage qui n'est pas valorisé par les adultes qui n'y voient que du bruit. Les jeunes veulent connaître la musique en jouant de leurs propres instruments. Le téléphone cellulaire et l'ordinateur portable représentent des attributs sociaux. L'informatique s'est imposée à toute une génération d'adultes, j'ai bien dit « imposée », alors que chez les jeunes on croirait qu'elle est greffée au cerveau dès leur naissance !

Il existe une nouvelle culture avec son langage, ses codes, ses repères. Elle n'est définie nulle part en raison de sa volatilité. Certains graffitis sont magnifiques et mériteraient d'être conservés dans les collections du Musée d'art contemporain. Leurs auteurs inconnus n'en demandent pas tant. Ce n'est pas d'une culture temporaire qu'il s'agit, mais bien d'un prisme

nouveau pour regarder le monde et comprendre ses grandes mutations. C'est probablement le terme de polyclture qu'il faut employer pour désigner la culture des jeunes et leur refus de se laisser enfermer dans l'ordre établi.

Nous sommes bien obligés d'être humbles et de parler de culture sans pouvoir la définir avec précision et la cerner une fois pour toutes. Nous aimerions dire ce qu'elle est exactement, puis l'inscrire dans un vaste système. Le fonctionnalisme cognitif a longtemps été notre modèle de référence. Nous savons maintenant qu'il s'agit d'un modèle parmi tant d'autres.

Polyclture chez les jeunes, polyclture également par la fusion, la juxtaposition, le maillage, la cohabitation des humanités et des sciences. L'architecture se fait sculpture, la danse se fait théâtre. Le théâtre se fait musique... Les matériaux se marient de façon audacieuse. Le verre côtoie l'aluminium, les produits composites rehaussent les bois nobles, les costumes empruntent à des matériaux synthétiques et la musique tire des sons de l'électronique, de la nature ou d'objets destinés initialement à des usages tout autres.

On ne saurait isoler les jeunes de la Cité. Lorsque nous réfléchissons aux rapports entre la ville et la culture, nous devons traiter de cette question selon une vision intégrée des choses. Nous savons que les adolescents, en particulier – mais aussi les personnes âgées –, ont des besoins et des habitudes de vie qui leur sont propres. Les immigrants, les personnes seules, les analphabètes, les défavorisés économiques ont également des caractéristiques distinctives.

La ville, par ses contradictions et ses convergences, s'inscrit fort bien dans cette culture aux mille visages. Niveau politique le plus rapproché du citoyen, la ville est aussi le gouvernement le plus ancien. La ville étonne, émerveille, suscite la crainte. Tantôt elle est un lieu de violence, tantôt elle offre des moments de détente. La ville se présente comme une grande famille qui s'attend au soutien de ses élus dans les épreuves, qui souhaite qu'ils posent des gestes de bons pères de famille tout en exigeant d'eux une grande rigueur administrative.

La ville, quelle que soit son envergure, est un territoire culturel. On y cherche l'anonymat, la diversité et la liberté que procure la proximité de l'inconnu. Les grandes manifestations qui s'organisent régulièrement et qui absorbent un trop-plein d'énergie selon un rituel important, en sont un autre exemple. On dénigre souvent la ville en faisant état de sa violence et de sa criminalité mais on demeure des citoyens irrémédiablement. C'est que la ville permet d'établir des rapports fugaces ou tenaces. En laissant place à de multiples expériences, la ville devient un facteur de renouvellement intellectuel et culturel⁴.

⁴ Ce paragraphe s'inspire de l'article de SENNETT, Richard, « La civilisation urbaine remodelée par la flexibilité », *Le Monde diplomatique*, février 2001.

J'ai déjà souligné que la gestion de la ville est une responsabilité délicate et complexe. Les citoyens s'attendent à une gestion efficace et moderne. De nombreux regroupements font sans cesse pression pour faire valoir leur point de vue. On ne peut nier que la méthode est parfois efficace, comme on a pu le constater ces dernières années dans le développement du réseau des pistes cyclables ou dans la sauvegarde du patrimoine. Le développement de la culture demeure un combat perpétuel.

Un certain nombre de citoyens préconisent une gestion des villes qui reposerait avant tout sur le consensus. On ne peut être contre la vertu. Nous sommes d'accord avec la décision qui repose sur une généreuse information, sur le recours à des experts et sur l'usage du référendum. Tant mieux si des consensus se dégagent et viennent renforcer les projets. Mais faire appel au seul consensus pur et dur m'est toujours apparu comme un risque de nivellement et un processus de désresponsabilisation des élus et des gestionnaires. C'est à eux qu'il appartient de faire une lecture objective des attentes exprimées par leurs concitoyens et de les intégrer dans des processus de décision forcément complexes. En prétextant le respect de la démocratie, on peut en venir à prendre des décisions qui privilégient le plus petit dénominateur commun. Il s'agirait de décisions qui assureraient un certain contentement, mais qui ne satisferaient vraiment personne.

La démocratie demeure la première forme de culture de la ville. Elle repose sur des règles du jeu qui visent l'excellence de sa gestion et la transparence de ses décisions politiques. L'organisme Les Arts et la Ville a choisi de toute évidence cette voie de la rigueur et du développement durable. Vos prises de position et vos diverses activités vont toutes dans le sens de l'excellence et de la recherche de solutions.

Le partage des responsabilités dans le vaste domaine de la culture est l'objet d'un débat qui semble ne jamais s'épuiser. En choisissant ce thème pour votre colloque, les organisateurs vous invitent à discuter fermement autour de la question des responsabilités des paliers de gouvernement, mais plus encore, ce seront peut-être vos propres responsabilités qu'il sera intéressant de réexaminer. Le temps est venu où chaque citoyen exploite ses propres forces avant de tendre la main au gouvernement.

Mesdames et Messieurs, permettez-moi de terminer mes réflexions en me citant moi-même, à partir de l'ouvrage que j'ai publié, ce qui ne se fait qu'entre amis.

Les chemins de la culture ne sont pas tracés une fois pour toutes. Bien au contraire, tout au long de la vie, nous goûtons aux joies de la pensée et de l'intelligence en même temps que nous ressentons une certaine amertume devant les limites de la synthèse que nous cherchons sans cesse à élaborer, et que file le temps qui nous est alloué pour y parvenir. Ainsi, se construisent la pensée, la culture et ultimement les civilisations : par sédimentation, par couches successives, par la détermination de l'homme, maillon d'une longue chaîne, le seul qui peut donner un sens à cette immense caravane qui traverse les âges⁵.

⁵ ARPIN, Roland, *Territoires culturels*, Saint-Laurent – Québec, Éditions Bellarmin, 2002.